



.

LECTURES AU BAIN

TROISIÈME ÉPISODE

D'UN FEUILLETON AQUALITTÉRAIRE

OÙ, UN LIVRE EN PROUE, L'ON DÉRIVE EN BAIGNOIRE
DE L'ÎLE DE MONTRÉAL À MANHATTAN ISLAND

03

PAR DANIEL CANTY
ILLUSTRATION STÉPHANE POIRIER

Pour Leah

*Tub water is not the wine dark sea,
but, a book at prow, we still travel.*

No One

La substance de l'eau, paraît-il, s'oppose à celle du papier. Pourtant, je ne connais guère d'endroit plus propice aux dérives de la lecture que le creux d'une baignoire. Soit, les eaux d'un bain ne sont pas celles de la mer d'Ulysse, pourtant, tête en poupe, texte en proue, une baignoire devient aisément navire. Dans l'océan stationnaire, l'inconnu à vue de nez défile. Quiconque n'est pas Ulysse, mais quand même. L'aventureux lecteur, qui a confortablement choisi les mondes et le mode de son errance, a beau être conscient des périls et sortilèges propres à une telle traversée, ces dangers, il doit bien l'avouer, sont avant tout d'ordre cosmétique. Par exemple, si le papier de ses lectures est pétri, comme tant

d'éditions contemporaines, d'une pulpe pauvre, l'aquanaute, plissé comme un vieillard par la vapeur des eaux, ramène au rivage un livre aux pages frisées en permanence. Secouant le sortilège ensommeillant des eaux chaudes, il songe vaguement à la chevelure bouclée des sirènes, range le livre aux rayons de sa bibliothèque et reprend sa vie d'avant.

Je ne parle pas ici en métaphores, je parle en connaissance de cause. Il y a quelques années, j'ai laissé sombrer, sous l'effet d'un endormissement soudain, ma copie de l'édition de poche de *Nine Stories* de Jerome D. Salinger au fond de la baignoire sur pattes de mon trois pièces de Vancouver. Je ne croyais pas avoir la chance de retrouver un

spécimen de ce quadrupède commun de la côte est si près du Pacifique. *Nine Stories*, un petit livre blanc à la mie pulpeuse, dont la typographie ronde et granuleuse suggère l'usage d'un dactylographe par un auteur écrivant en peignoir, est certainement un accessoire de décoration tout ce qu'il y a de plus est-côtier, qui permet de croire à la présence d'une baignoire sur pattes chez son auteur.

Putting matters of style aside, il est facile d'imaginer cette édition de masse se défaire dans l'eau comme une tranche de pain blanc, ou un de ces composés granuleux qui s'effiloche pour satisfaire l'appétit des poissons d'aquarium. Assoupi par la chaleur d'une atmosphère douillette et familière – celle d'un bain et d'un bon livre – un plouf m'éveille, brisant le sortilège, et je repêche l'exemplaire de *Nine Stories* avant qu'il ne rejoigne pour de bon les « poissons-bananes ». Je m'explique : je crois que c'est Seymour, l'aîné de la famille Glass qui invente ces poissons-là, un jour de plage, pour sa petite sœur, un peu avant de s'enlever la vie. La plage et les poissons, le sommeil et le suicide, qui s'agentent si bien avec le climat d'un bain, m'ont égaré l'esprit. On prête toutes sortes d'intentions aux objets, et il ne faut pas abuser de certains rapprochements, toujours est-il que la copie a émergé des profondeurs, bouffie par les eaux, avec les allures d'une vague de papier figée.

C'est la première fois que je commettais une telle erreur de navigation. J'ai pourtant des années d'expérience en la matière. Mon éducation littéraire doit énormément à la baignoire de ma maison d'enfance. J'y passais plusieurs heures chaque jour, laissant s'écouler en tout temps un mélodieux filet d'eau chaude qui recouvrait la rumeur des deux téléviseurs allumés au rez-de-chaussée. Dans l'infra-monde, « La Soirée du hockey » affrontait « Marisol » dans un combat des titans sans règle commune, donc sans issue.

Un jour, les temps ont changé. Afin de remédier aux maux de dos de mon père, mes parents ont fait installer un bain tourbillon à l'étage. Sa profondeur, son vacarme et son trouble comblaient mes rêves de tempête en haute mer. La minuterie du bain s'arrêtait à vingt minutes, un usage excessif pouvant compromettre la postérité du baigneur. Au fil des ans, je me suis entraîné à améliorer ma tolérance au tumulte du bain, raffinant ma technique de conservation de l'eau chaude, augmentant de temps

à autre son débit pour renouveler mon réconfort et passer le plus de temps possible dans ce caisson d'isolation sensorielle.

Un livre en main, un bain devient plus qu'une île, et invite à toutes les dérives. Est-ce que je lisais ou relisais *Nine Stories* au bain parce que je me reconnaissais dans le petit frère de Seymour, Zooey Glass ? On voit ce comédien de métier, dans *Franny and Zooey*, écouler un après-midi complet dans la baignoire de l'appartement familial, un *brownstone* de l'Upper West Side. Il trempe et relit, parmi les cendres flottantes de ses cigarettes, une lettre de son frère mort, glissée entre les pages d'un scénario qu'on vient de lui proposer. Sa mère, comédienne de vaudeville en peignoir, vient s'asseoir sur le rebord de la baignoire pour le prier de parler à sa petite sœur, Franny, qui, en proie à une crise spirituelle, vient de clore la première partie du livre en s'évanouissant dans son manteau d'automne préféré.

Franny & Zooey doit son titre aux sobriquets de ses personnages principaux, et bien que les noms de Franny et de Zooey servent d'intitulés aux deux moitiés du roman, ce qui devrait permettre à quiconque conserve la mémoire du récit de les départager sans trop de difficulté, je dois avouer que ce n'est qu'après trois ou quatre lectures que j'ai pu enfin affirmer avec assurance, en contemplant la couverture blanche et minimale du livre, qui des deux était le garçon, et qui la fille. Ma confusion me semble honnête : je ne connais de Zooey que de féminines, et le diminutif, après tout, ne partage qu'une seule lettre avec le nom complet, Zachary. Franny, selon la même logique, aurait tout aussi bien pu être un garçon, mais elle s'appelle Francesca. Cela dit, mon erreur tient peut-être à la nature de ma lecture, absorbé par l'atmosphère – du bain et du livre – au détriment des détails de l'intrigue.

En fiction, tous les déplacements, après tout, sont permis. J'ai pour ainsi dire trouvé confirmation de ma méprise dans une scène d'un film de Wes Anderson, *The Royal Tenenbaums*, que je revois avec la même passion que je relis *Franny & Zooey*. Le personnage de Gwyneth Paltrow, Margot Tenenbaum, trempe pour ainsi dire dans les mêmes eaux que Zooey. Elle passe ses journées au bain, à fumer en cachette, feuilletant des magazines devant un téléviseur fixé par une ficelle au radiateur de la

salle de bains. Elle a trente ans, contre les vingt-quatre de Zooney, ne vit pas chez ses parents à Manhattan, mais est tristement mariée à Brooklyn, est dramaturge plutôt que comédienne, et reçoit elle aussi une visite de sa mère préoccupée par la situation familiale. Zooney, Franny des Tenenbaums, est devenue la fille que je l'avais cru être.

Franny me ramène au souvenir de ces collégiennes, impeccables en jupe de paisley et petite laine, qu'on voyait attendre le train de banlieue, ou au fond d'un autobus, le regard plongé dans un livre – peut-être un des quatre livres de Salinger – et que nous n'avions le plaisir de rencontrer qu'à la faveur d'un match de « Génies en herbe », parce que leurs familles les confiaient à l'éducation des sœurs, dans de lointaines et dispendieuses écoles de pierre, émules coloniaux des ancestraux collèges d'Angleterre, situés aux confins bourgeois de Beaconsfield, Notre-Dame-de-Grâce ou Montréal. Vivaient-elles vraiment dans un monde plus proche de celui des Glass ? Tout ce que je sais, c'est que l'appartement des Glass n'avait pas grand-chose à voir avec mon bungalow de banlieue québécoise. Pourtant, je m'y reconnais.

Ma mère, par contre, ne risquait pas de me surprendre au bain. Je prenais mes précautions, verrouillant la porte de la salle d'eau à double tour. Ce n'était pas pour me cacher de fumer. J'avais, avec l'aide de mon frère, convaincu mon père, que nous n'apercevions, dans son bleu de travail, qu'à travers un nuage de fumée de cigarettes Mark Ten, d'arrêter de se polluer l'intérieur pour notre bien commun. J'avais des principes, et fumer aurait fait de moi un des *phonies* que dénonçait Holden Caulfield. En revanche, cela m'aurait sans doute aussi donné un certain *flair*.

Chacun se découvre à son rythme. Je n'ai fumé ma première cigarette que beaucoup plus tard, pour assurer un rôle dans une production de cinéma étudiante, à New York, où j'étais enfin parti. Ce n'est qu'un peu avant de m'être décidé à y déménager que j'en suis venu à la lecture de Salinger, auteur

favori de l'adolescence anglophone. Du côté francophone de l'âge ingrat, on lit plus souvent *L'arache-cœur* que *L'attrape-cœurs*, et on se reconnaît dans l'anonymat de Réjean Ducharme avant celui de Salinger. Ce n'est pas la même chose, mais cela se ressemble. Après avoir découvert *The Catcher in the Rye*, j'ai enchaîné avec la lecture de l'œuvre complète, et compacte, de Salinger, pour la reprendre d'automne en automne, cela donnant du style à la saison.

Au moment où j'écris, c'est l'été, j'ai un peu vieilli, je ne suis plus à New York, je ne fume toujours pas, et il fait trop chaud pour prendre un bain. Et je sais qu'un livre, si on le lit avec la patience requise, est capable, à la manière de notre petite laine préférée, d'exercer un contrôle climatique sur notre environnement immédiat. Cet été, j'ai relu en quatre jours *Franny and Zooney*, devant les courts de tennis du parc Jeanne-Mance, en métro vers Notre-Dame-de-Grâce, et sur la pelouse de la bibliothèque de Westmount, en mangeant une pomme ou un morceau de chocolat. Le mont Royal et Central Park sont tous deux dessinés par Frederick Law Olmsted. J'ai connu les trains alphabétiques de New York, le Y de la 125^e, l'intérieur de certains *brownstones*, NDG et Brooklyn, Westmount et l'Upper West Side.

Cette méthode de lecture ambulatoire peut produire des résultats semblables à la lecture au bain. Elle s'appuie sur le pouvoir de déplacement de la fiction, qui permet à des lieux et à des expériences distantes de se rejoindre. Je ne suis plus celui que j'étais. Je me retrouve en lisant. Vous aussi, j'en suis certain. Je vous propose donc, au terme de votre prochaine baignade, et ce, même si vous êtes de ceux qui préfèrent les douches, de vous attarder à la béance cyclopéenne par où sont emportées les eaux usées. Dans la mer intérieure qui s'étale en secret sous les maisons, nos fantasmes tourbillonnent jusqu'au cœur caché des choses, où grandit patiemment cette part de nous qui échappe à notre compréhension, et qui attend notre retour. •

